

Face au contrôle intégral de nos vies

ENTRETIEN AVEC ÉCRAN TOTAL

Pierre Tramu

« Saboter plutôt que de se vivre en collabo... je compare en effet un système tel que le nôtre aujourd'hui à une société dictatoriale. Le bon pensant est du côté du travailleur/ consommateur/ numérisant, plus de place pour l'archaïque rêveur cueilleur. Il n'a plus qu'à disparaître s'il n'obtempère pas. Tout se tisse autour de lui de façon qu'il rétrécisse dans un espace restreint et hostile. »

une secrétaire RSA dans un Centre Médico-Social au sein de la Direction de la Solidarité Départementale

« Et voilà maintenant que la bureaucratie se veut encore plus déshumanisée, dématérialisée qu'on dit. J'ai l'impression d'être poussée à me marginaliser: tout passe par l'utilisation de l'informatique, il faut télédéclarer et consulter Internet, être connectée... Pour moi c'est très violent, je n'y vois qu'agressions. »

une élèveuse

« Cette invasion de l'informatique et des données numériques les amène (les infirmiers, N.D.L.R.) encore un peu plus loin de leurs patients. Et *quid* de l'accueil, de l'écoute et de la relation? Comment évalue-t-on le temps passé à écouter quelqu'un qui en a besoin et les petits détails qui font la qualité de l'accueil? Quand l'infirmier est devant son ordi, à rentrer ses données, il n'est pas avec son patient! Et il enregistre des données qui, un jour, causeront peut-être du tort à celui-ci... car les données numériques sont beaucoup plus facilement accessibles. »

une infirmière en psychiatrie

Ces citations sont extraites de témoignages constituant la plateforme du collectif Écran Total, qui cherche à opposer une résistance à la déshumanisation du travail par le management, la bureaucratie et l'informatique. L'histoire de la formation de ce collectif remonte aux années 2000, lorsque des parents d'élèves et des directeurs d'école s'étaient opposés à la collecte de données personnelles sur les enfants scolarisés, via le logiciel Base-élèves. Plus tard, à partir de 2011, un certain nombre d'élèveuses de brebis et d'éleveurs de chèvres se sont organisés collectivement pour refuser la gestion de leur troupeau par ordinateur ainsi que le puçage électronique de leurs bêtes, opération centrale du traçage et de la normalisation des productions à l'échelle européenne. De 2011 à 2013, des assistantes sociales ont boycotté le « rendu annuel de statistiques » censé évaluer leur travail, mais plus sûrement collecter des données confidentielles sur les usagers. Enfin, depuis 2015, un petit groupe d'enseignants, signataires d'un « appel de Beauchastel » contre l'école numérique, exhorte les personnels de l'Éducation nationale à se soustraire autant que possible aux réquisits de la pédagogie assistée par ordinateur, destinée avant tout à profiler la jeunesse avant l'entrée sur le marché du travail. Le réseau Écran Total est né en 2013 dans le but de fédérer les résistances de ce genre à l'échelle nationale. Ses membres travaillent dans l'élevage, l'éducation, la médecine, le travail social, la boulangerie, la menuiserie, le maraîchage ou les métiers du livre. Mais on y compte également des personnes au chômage, au RSA ou sans activité. Toutes et tous, à l'image des témoignages ci-dessus reproduits, constatent la destruction des métiers mais aussi la dégradation des relations humaines sous l'effet des technologies numériques agencées en vue d'un contrôle intégral. Toutes et tous se sentent comme des exilés humains dans un monde machinique toujours plus « disruptif » et « startuppisant ».

Autant dire qu'Écran Total pose frontalement deux questions qui ont retenu notre propre collectif de rédaction dans les années récentes : d'abord celle du sens et de la finalité du travail sous le « techno capitalisme », préoccupation qui renvoie à notre numéro 38, « Tu vois le travail ? » ; ensuite et d'une manière liée, celle de la pente totalitaire des technologies numériques, thème abordé dans notre numéro 32, « Entre techno et éco : quelle logique pour l'avenir ? » Mais au-delà de cette façon de déterminer les problèmes cruciaux pour notre époque, ce qui m'a paru intéressant avec Écran Total, c'est le mode même d'organisation de ce réseau ainsi que

l'engagement existentiel, pourrait-on dire, de ses membres : chercher à vivifier de nouveau, autant que faire se peut compte tenu du monde dans lequel nous vivons, ce que notre « vie intime et commune » a d'« incalculable ». La plate-forme du collectif le rappelle : « dans l'administration, les services publics, les transports, en tant qu'étrangers, élèves, patients, clients, nous sommes réduits à des flux, identifiés, surveillés, numérisés. Les machines deviennent nos seuls interlocuteurs. Les dispositifs électroniques intégrés à toutes choses masquent les rapports de pouvoir sous une apparence d'objectivité ». La conséquence sur le mode d'action du réseau est nette : la communication au sein d'Écran Total ne s'effectue jamais par mail mais toujours par courrier postal ; le réseau, constitué de groupes locaux, se réunit au moins deux fois par an pendant plusieurs journées où témoignages, discussions, conférences et plans d'action n'empêchent pas de cuisiner en commun, de rire et de chanter. Un choix tout à fait cohérent avec les postulats des membres de ce collectif, portés à cultiver la discrétion face à l'injonction gestionnaire à la surexposition. On trouvera dans ce collectif, sans surprise, davantage de gens prenant studieusement des notes, s'envoyant des lettres manuscrites, des brochures ou des livres, que de distraits pianotant sur leurs smartphones. Beaucoup de travail en amont aussi, des lectures communes, des manifestations de soutien aux compagnons en butte à la brutalité des contrôles, en attendant parfois de sortir de l'obscurité pour organiser une action dans les lieux même où s'opère la dépossession numérique, comme les salles d'attente de Pôle Emploi.

Réveiller la sensibilité et le courage de nos contemporains, atrophiés par le *soma* numérique, n'est pas chose aisée. Ne l'est pas non plus, au sein des courants dits « radicaux », cette résolution singulière de faire *peu* parler de soi dans les médias et de refuser d'entrer dans la Toile. Cela expose à coup sûr à des échecs répétés face à la grande masse des gens et probablement à un mépris paternaliste de la part des insurrectionnalistes les plus branchés. Voire. Les propos qui suivent, recueillis auprès de Raphaël et Hervé, deux membres d'Écran Total aux parcours bien différents, sont là pour dissiper certains malentendus, poser une nouvelle fois la lancinante question de la pertinence d'un usage émancipateur de technologies dans lesquelles le capitalisme a largement investi pour soutenir son expansion, et célébrer par leur humilité les vertus politiques de la discrétion. En d'autres termes, celles d'un anarchisme à bas bruit.

ENTRETIEN AVEC RAPHAËL, ANCIEN SOIGNANT DANS UN GROUPE D'ENTRAIDE MUTUELLE (GEM)

Tu as travaillé dans le secteur de la psychiatrie avant de renoncer à tes fonctions. En quoi l'emprise numérique et la gestion par les normes ont-elles affecté ta décision ? Considères-tu que les marges de manœuvre sont trop étroites au sein même des institutions ou des lieux de travail ?

Je pense effectivement que ce constat peut être fait mais je ne le généraliserai pas. Il ne s'agit pas de dire que les situations sont identiques partout. Heureusement, des institutions permettent encore d'agir et de travailler dans des conditions qui restent acceptables, voire enviables (qui sait...) ou qui ont encore un certain sens.

En ce qui me concerne, j'ai estimé que ce n'était plus le cas et que cette marge qui perdurait malgré tout sur certains points était trop réduite par ailleurs, notamment sur les aspects que j'estimais essentiels dans mon travail, pour continuer à faire le dos rond ou à regarder ailleurs. Il se trouve que mes quatre collègues ont fait le même constat que moi à dix mois d'intervalle. Ce que je veux dire par là, c'est que ce sentiment de perte de sens ou de dépossession est très largement partagé et qu'il engendre parfois des actes « forts » y compris par des gens peu politisés ou pas sensibles à ces questions initialement.

Depuis plusieurs années, la violence, couplée à l'absurdité des injonctions managériales, frappe de plein fouet le monde du médico-social. Les guides de bonnes pratiques remplacent les règles de métier, les protocoles et les rapports ineptes occupent et neutralisent des salariés à qui les managers demandent de passer un temps croissant derrière des ordinateurs qui remplacent au fil des années leurs collègues « surnuméraires ». Ce temps perdu à pondre des bilans insipides ou tronqués n'obéissant qu'aux impératifs statistiques et comptables est, sans surprise, concomitant avec la baisse du temps accordé aux personnes qui fréquentent ces lieux d'accueil. Alors que notre raison d'être sur ces lieux tient essentiellement à la relation humaine qui se tisse avec ces usagers et entre eux, se pose alors la question du sens de notre présence dans ces conditions.

Le problème de la démission, qui peut être un acte fort mais souvent individuel et parfois isolé, réside dans la difficulté à le transformer en quelque chose de politique, notamment une fois à l'extérieur. D'où l'intérêt d'un collectif comme Écran Total qui ne pousse d'ailleurs pas à la surenchère à ce sujet. Je me méfie autant du milieu psy qui se fiche comme d'une guigne des « partants » souvent considérés comme des fuyards, que de ceux qui appellent de façon un peu systématique ou légère à la désertion des institutions ou du « travail ». Il ne faudrait pas idéaliser la rupture comme créatrice « en soi » et les départs peuvent se faire dans une certaine douleur ou amertume qui confirme l'importance du collectif de travail, tout imparfait ou menacé qu'il soit, et la difficulté à en faire perdurer le caractère « instituant » une fois les membres de ce collectif dispersés. Il faut y être attentif. Nous pouvons avoir le même type de débat à propos de la critique de l'informatisation dans une institution qu'on ne souhaiterait pas cautionner par principe, comme Pôle emploi, au sein de laquelle nous avons mené une action à Villeurbanne pour dénoncer le lien entre la gestion informatisée via ses algorithmes d'une part et la précarisation des chômeurs ou la déqualification du travail d'autre part. Certains préféreraient nous voir porter le fer sur la nature même de cette institution et le rôle qu'elle exerce notamment dans le contrôle social, plutôt que sur son informatisation. C'est une question légitime que nous évoquions dans le texte distribué lors de cette action (N.D.L.R. : *Pôle emploi: précarité 2.0*, texte disponible sur demande à : Écran Total, 1, Maneyraux, 23200 La Rochette).

Écran Total est un collectif que l'on pourrait qualifier de « discret », sans être pour autant secret ni clandestin. Cette discrétion dans les modalités d'action n'empêche pas des sorties au grand jour pour alerter les gens ordinaires sur leur aliénation aux machines. À tes yeux, en quoi cette « discrétion résolue » telle que la pratique Écran Total est-elle une valeur politique? Pourrait-elle avoir valeur d'exemple pour d'autres collectifs en quête de stratégie d'action?

Il faut se garder de revendiquer à bon compte la discrétion comme une de nos vertus cardinales, ce que d'aucuns pourraient assimiler à de l'opportunisme maquillant nos éventuels manquements ou le

peu d'entrain que nous mettons dans la communication et dont une certaine forme de discrétion pourrait logiquement découler malgré nous... Nous n'avons pas, à ma connaissance, formalisé ou posé en principe cette « discrétion résolue » dont tu parles mais elle peut, selon moi, s'inscrire dans ce qui participe de cette « autre façon d'être au monde » à laquelle nous disait aspirer, depuis son fournil, un copain boulanger de notre collectif.

Si nous pouvons revendiquer cette discrétion, c'est, en partie me semble-t-il, parce que notre démarche n'est pas « hors-sol » et qu'elle part de là : du fournil de ce copain, de la salle de classe de cet autre, d'ateliers, de bergeries ou d'hôpitaux bien précis et au sein desquels nos vies et nos relations humaines sont malmenées, violentées. Ce rapport presque intime aux logiques d'informatisation et de gestion managériales de nos vies et la tentative d'y résister implique de s'accorder ces temps d'échange et de témoignage. Il ne s'agit pas de s'y complaire mais l'expression de ces témoignages marqués par l'isolement, l'atomisation des collectifs de travail ou la perte de sens dans nos activités, nécessite un espace et un groupe à échelle humaine, à « hauteur d'homme ». D'où le sentiment qu'il serait impossible de les mettre en œuvre dans un cadre plus « spectaculaire » et qu'il est parfois souhaitable de s'en tenir à une certaine discrétion. Je ne sais pas si elle est une valeur politique mais elle peut être une des conditions d'expression du politique: nous nous reconnaissons, à partir de nos vécus singuliers et du quotidien sur nos lieux de vie et de travail, légitimes à dresser des constats, à analyser ce qui nous arrive et à tenter d'y résister. Cet espace de témoignage permet de reconnaître chez l'autre ce que nous vivons de notre côté et d'en faire alors quelque chose de collectif et, effectivement, de politique. Ce point de départ éloigne peut-être aussi des comportements tribunitiens.

On redécouvre alors que l'action collective ne se trouve pas amoindrie, compromise ou affadie par son caractère éventuellement local, rural, peu ou pas médiatisé, ni par la modestie des effectifs qui la composent, même s'il est parfois difficile de se défaire des critères d'évaluation qu'on dénonce par ailleurs. Il me semble également qu'une attention est portée à Écran total aux moyens que nous utilisons pour arriver à nos fins (ce qui est politique), y compris pour diffuser nos textes ou évoquer nos actions. Cela n'entretient pas le souci d'être visible à tout prix, ni sur Internet, ça va

de soi, ni dans les médias. C'est une position d'autant plus facile à tenir, diront les taquins, que ces médias n'ont sans doute pas l'intention de nous solliciter pour étaler les conséquences sociales, humaines, écologiques d'un monde connecté qu'ils vantent à longueur de journée. Cela peut changer, mais jusqu'alors, la seule expression de critique des technologies au sein de ces médias se voit cantonnée aux réserves émises à propos des excès ou des risques de mésusage de celles-ci. La perspective de n'être là que pour tempérer l'enthousiasme à l'égard de faux outils dont il faudrait au préalable postuler la nécessité et l'inéluctabilité ne nous enchante pas et cela peut conforter chez nous cette tendance à la discrétion. Enfin, si je suis d'accord pour faire valoir la discrétion comme une manière d'agir, je n'ai en revanche aucun goût pour la clandestinité. Ce doit être suffisamment pénible de la subir quand elle s'impose pour ne pas la provoquer ou la fétichiser de façon hasardeuse.



Anne-Emmanuelle Micucci, encre.

Pourrais-tu préciser, pour ce qui est des manières d'agir, en quoi la visée d'échapper au contrôle réunit les membres du collectif ?

À propos de contrôle et de la façon d'y échapper, il est moins question de tenter de passer entre les mailles du filet, ce qui est très légitime par ailleurs mais pourrait se réduire à un sauve-qui-peut individuel. Le collectif a jusque-là proposé des textes et prises de paroles collectives, à l'instar des enseignants signataires de l'appel de Beauchastel contre l'école numérique. Il me paraît pourtant illusoire d'espérer échapper au contrôle bureaucratique par la seule grâce du collectif. Ce serait à la fois surestimer nos forces et sous-estimer la puissance des contraintes qui pèsent sur tous, à peu près partout. Cela dit, on peut être lucide sans se résigner à cette situation. C'est dans cet interstice que le collectif tente d'agir. De la même manière, il s'agit peut-être moins, dans un premier temps, de prétendre échapper au contrôle que de lui faire face, de le nommer, de témoigner de ce que cela nous fait, de quelle manière ces mécanismes changent nos vies. En effet, ces mutilations infligées dans le cadre du travail et en dehors, pour contestables qu'elles soient, finissent souvent par s'imposer, souvent sans notre adhésion mais de guerre lasse, parce que c'est désormais la règle. Le simple fait de ne pas accepter ces processus et de le faire savoir ne va plus de soi. Partons de là et commençons par reprendre la parole pour penser et dire ce qui nous arrive. C'est ce qui nous réunit au départ.

La présence de dizaines de soutiens lors de contrôles effectués par l'administration agricole pour des refus de puçage ou des refus de mise aux normes est un exemple concret et récent de la façon dont, par la suite, on peut tenter, si ce n'est de lui échapper, au moins de résister à l'emprise administrative et bureaucratique. La mort de Jérôme Laronze (éleveur refusant les normes industrielles, harcelé par l'administration et tué par les gendarmes en mai 2017) et la vague des contrôles ayant visé paysans et éleveurs l'automne dernier confirment d'une part la fragilité de ces derniers face aux logiques bureaucratiques et à l'État, en même temps que la possibilité et l'intérêt d'une solidarité afin de ne plus être seul lors de ces contrôles et d'y porter une parole collective, politique. Cela permet parfois de gagner du temps et à chaque fois de reposer les questions de traçabilité, d'informatisation du travail et d'industrialisation de nos vies. Même modestement, le rapport de force avec

l'administration et ses bureaucrates s'en trouve affecté et la parole des éleveurs et de leurs soutiens renforcée parce que collective. En marge de ces contrôles, des courriers de protestation et de soutien aux éleveurs ont permis que soit exprimée à l'administration la diversité des raisons qui nous amènent à refuser son monde hors-sol. Enfin, et de façon assez « classique », une solidarité financière a déjà été mise en œuvre il y a quelques années via des caisses de soutien pour contrer les effets des sanctions privant des éleveurs de leurs revenus en raison de leur refus de pucer leur troupeau. Nous sommes actuellement en contact avec plusieurs éleveurs menacés par l'administration pour les mêmes raisons et qui sont prêts à battre le rappel en cas de contrôle.

L'action menée ce printemps au Pôle emploi de Villeurbanne est une autre forme du lien que nous tentons de créer entre des témoignages de vécu au travail, leurs conséquences et ce qui se joue pour tous dans ces situations que chacun reconnaît lors des échanges parce qu'elles nous sont communes. C'est alors que les questions d'aliénation et d'exploitation apparaissent et que les mécanismes qui les portent (dont l'informatique) sont mis en évidence.

Dans un tout autre contexte, on pourrait aussi évoquer la décision prise par deux enseignants du collectif de quitter l'Éducation nationale afin de créer une école primaire dans la côte roannaise (N.D.L.R. : l'école des Collines Bleues, dont on pourra lire la présentation dans la revue *L'Inventaire*, n° 7, printemps 2018) et dont le projet pédagogique fixe le cadre d'une instruction et d'une initiation à la culture humaniste qu'ils ne se résignent pas à confier aux écrans. Quand je croise une copine du collectif dont le fils est scolarisé dans cette école, quand d'autres s'appêtent à y inscrire les leurs et y donnent des coups de main, quand certains font un don chaque mois ou aident à quelques travaux, je me dis que le collectif, sans être décisif, peut saisir l'occasion d'« avoir de la suite dans les idées » en se manifestant à leurs côtés.

Comment retrouver du sens à nos activités quotidiennes et les insérer dans une démarche collective voire communautaire ? Selon moi, cette école au cœur de la ville pose ces questions. Comment garder le feu sacré, dans le quotidien d'une société dont les normes nous enserrent et nous isolent ? Comment retrouver cet enthousiasme teinté de lucidité, cette ardeur malgré tout, chaque matin

au cœur de nos lieux de vie? Est-ce encore possible? Alors que nous nous empressons parfois de prendre position sur telle ou telle controverse en cours à Notre-Dame-des-Landes, ces questions également essentielles (sans doute plus inconfortables aussi) restent en suspens au coin de notre rue. Quand des amis du collectif s'y frottent (parfois s'y piquent), c'est notre rapport à ce que nous voulons construire qu'ils bousculent. Si le collectif ne « libère » pas du contrôle bureaucratique, il semble nous souffler qu'on peut essayer autre chose.

À l'occasion, le collectif redonne même du liant à des activités aussi opposées (en apparence seulement) qu'écrire des textes, repeindre une salle de classe, faire tourner une bétonnière de chaux, brailler des slogans (ou des chansons), faire la cuisine ou du théâtre, animer des réunions publiques, boire de la gnôle très tard dans la nuit. Mais alors que je remonte le pré qui me sépare des deux immenses foyards qui doivent chauffer ma maison l'hiver prochain, une question persiste: que veut dire vouloir « s'engager sur des chemins de traverse [...], retrouver de l'autonomie, redéfinir nos besoins, nous réapproprier des savoir-faire. Bref, décider de la forme et du sens de nos activités et de notre vie » (extraits de la plate-forme d'Écran Total) dans un monde qui n'est plus fait pour ça? Cette bille de bois est décidément trop lourde pour moi. Comment retrouver le chemin du voisin, redire notre interdépendance devenue artificiellement invisible? Comment, dans une société atomisée (pléonasme, dirait Tönnies), retisser des liens qui nous permettent ces revendications audacieuses? Comment descendre ces dix stères de bois jusque chez moi et rentrer son regain avant la pluie si l'autonomie ne vaut que pour nous-même?

Pour moi, Écran Total est un espace à partir duquel formuler une critique de l'informatisation, de la gestion, du management mais qui me permet également de remonter le pré derrière chez moi, la tronçonneuse sur l'épaule et chargé de ces questions « *urbi et orbi* » comme dirait l'autre...



Anne-Emmanuelle Micucci, encre.

Qu'as-tu trouvé dans le réseau Écran Total qui soit différent des activités *hackers* ou des pratiques tournant autour du manuel d'autodéfense numérique ? Dirais-tu qu'Écran Total se situe à un degré de radicalité supplémentaire par rapport à ces critiques du totalitarisme numérique, qui cherchent pourtant à leur façon à se soustraire, pour ainsi dire, à la lumière des capteurs digitaux ?

Je ne connais pas bien le milieu *hacker* mais je ne crois pas à la possibilité de subvertir l'informatique pour la retourner contre ses créateurs ou en faire un usage émancipateur. Ce serait passer un peu vite, d'abord, sur ce que Ellul ou Charbonneau ont expliqué en leur temps, à savoir que la technique n'est pas neutre, ainsi que sur les véritables raisons d'être de l'informatique: la gestion à grande échelle des populations, l'administration des territoires et l'écoulement rationnel d'une production pléthorique (l'organisation scientifique du travail). Il me semble que la critique hacktivistique passe à côté de cela et s'égare dans son aspiration à une réappropriation de moyens qui nous mutilent. Hélas, les *hackers* ne sont pas les seuls sur ce registre: toute la gauche et l'extrême gauche, syndicats compris, se débarrassent un peu vite de cette question à quelques exceptions près au sein de SUD et parfois pour quelques syndicats CNT.

Ainsi, du très orthodoxe *Monde diplomatique* au très libertaire *Guide d'autodéfense numérique*, la critique « militante » du numérique, passé les quelques réserves liées à son mésusage capitaliste et policier, se cantonne généralement à des considérations d'ordre technique. Le premier assure par la voix de Pierre Rimbart en mars 2018 qu'il serait plus « rationnel de socialiser cette ressource [les données personnelles] », qui, selon lui, « mise au service de la collectivité, [...] contribuerait à améliorer les transports, l'éducation, la distribution, à réduire les dépenses d'énergie » (Nous lui avons répondu par une lettre ouverte parue dans *l'Ire des Chênaies* en mars et disponible sur demande à Écran Total Lyon, 111 rue André Bollier, 69007 Lyon). Le second, après nous avoir dépeint un océan numérique très hostile, nous enjoint malgré tout « à construire autour de [n]ous [n]otre radeau numérique, à sauter joyeusement à bord » et ajoute: « Il y a des outils et des usages appropriés. Et souvent la question n'est finalement pas tant "doit-on utiliser ou pas ces technologies?" , mais plutôt "quand et comment

les utiliser (ou pas) ? ». Rien de très nouveau et l'on pense alors aux tentations du groupe Krisis exprimées dans son *Manifeste contre le travail* en 1999 :

« Pourquoi passer des heures jour après jour dans les usines et les bureaux quand des machines peuvent nous dispenser de la plus grande part de ces activités ? Pourquoi faire suer des centaines de corps quand quelques moissonneuses-batteuses suffisent ? Pourquoi laisser l'esprit se perdre dans une tâche routinière qu'un ordinateur peut exécuter facilement ? »

En réponse à quoi Jaime Semprun adressait ses réserves à propos de l'idée « d'une réappropriation possible des "forces productives" de la grande industrie, sous la forme que leur a donnée le capitalisme » qu'il qualifiait, surtout après Tchernobyl, de « forces destructives ».

Cette fascination pour les technologies et le progrès technique héritée d'une partie du mouvement ouvrier (des saint-simoniens entre autres) relègue souvent au second plan dans les pays du Nord, y compris chez des camarades anarchistes, des questions brûlantes pour les pays du Sud. Citons au hasard la fabrication d'esclaves numériques en Asie ou en Afrique, le soutien à l'extractivisme, la pérennisation de conflits armés, la destruction des nappes phréatiques, des rivières et des terres agricoles ou encore la baisse vertigineuse de l'espérance de vie pour les habitants des villages dits « du cancer » en Chine. Ce dernier point relativise alors l'affirmation de Pierre Sommermeyer (« L'avenir radieux de la technologie », *Réfractations* n° 32, printemps 2014) selon laquelle « refuser la technologie aujourd'hui c'est à la fois se couper d'une grande partie du monde et considérer le mieux qu'elle apporte à la vie par le soulagement de la douleur comme négatif » et qui ajoute : « Son efficacité dans le domaine de la médecine est indéniable, l'allongement progressif de l'espérance de vie lui est dû pour une bonne part. » Sous nos latitudes, serait-il prudent de préciser... Célia Izoard, dans *La machine est ton seigneur et ton maître* (éditions Agone, 2015) retrace la vie des ouvriers — dont beaucoup d'adolescents — vivant, travaillant et parfois mourant dans les usines Foxconn où sont fabriqués de nombreux Iphone,

Playstation et autres Kindle. Elle nous invite en conclusion de ce livre « à cesser d'adhérer à ce modèle et à repenser la matérialité de nos vies ». Elle rappelle à quel prix et au détriment de qui se matérialise cette numérisation soi-disant irrésistible et pose cette question: « Regarder cela en face, ne pas le perdre de vue, n'est-ce pas un préalable indispensable à toute réflexion sur la liberté, l'autonomie, la solidarité et la créativité que tous ces objets sont censés décupler? » Sans même parler de ce que cette déferlante informatique nous fait chaque jour sous nos latitudes, au travail ou en dehors, ces quelques « détails » ont aussi retenu notre attention au sein du collectif.

Par ailleurs, et contrairement à la sphère hacktiviste, Écran Total ne lie pas non plus sa critique de l'informatisation à des questions avant tout sécuritaires (contrôle policier, surveillance, etc.), ce qui pour la militance « radicale » peut parfois relever d'une forme de récitation du credo. Sans l'ignorer ou la mépriser, cette entrée-là n'est pas première pour nous. Il se trouve que nos vies sont, bien au-delà des commissariats et des surveillances d'un État aux tentations parfois « autoritaires », soumises à des dépossession, à des normes, des protocoles, des injonctions bureaucratiques qui n'ont aucun sens pour nous et qui affadissent nos activités et nos relations humaines, et ce, au quotidien. Il se trouve aussi que l'informatique est l'outil idéal pour construire cet édifice managérial et bureaucratique. En réalité, ce n'est pas un hasard: c'est bien à cela qu'il est avant tout destiné.

Enfin, on veut croire à Écran Total que ce qui a été fait peut être défait. Je suis un peu navré qu'on puisse sans sourciller prendre acte, en introduction d'un manifeste du *hacker*¹ qu'on nous vante comme libertaire, du fait que « c'est notre monde maintenant, le monde de l'électron et des commutateurs, la beauté du baud ».

Entériner ce monde-là, n'est-ce pas le naturaliser? De notre côté, nous avons toutes les peines du monde à nous y résoudre; il ne nous fait pas rêver et si les raisons de se réjouir sont rares, nous ne postulons pas le désastre en cours, ni notre adaptation comme inéluctables. Il s'agit moins de dire qui est radical et qui ne l'est pas, que de tenter d'y voir plus clair dans les logiques qui nous sont imposées. D'ailleurs, de nombreuses questions restent en suspens au sein du collectif. On y côtoie des personnes qui portent la critique de la gestion et de l'informatisation du travail au sein de

l'institution, et d'autres qui ont rejoint la « valse des démissions », estimant que leur marge de manœuvre était trop faible dans le cadre de leur travail (ou du salariat). Nous voulons tenir les deux positions ensemble. Autre paradoxe, nous portons dans notre texte plateforme² une critique assez virulente des syndicats notamment sur leur silence au sujet de la nature et du sens des productions mais ne manquons pas lors de nos rendez-vous annuels de présenter des exposés sur l'histoire de la CNT, du syndicalisme révolutionnaire ou de la CFDT autogestionnaire et antinucléaire des années 1970. Une façon, peut être, en disant ce que nous leur reprochons, de dire ce que nous leur devons... et de préciser les choses en chemin. C'est aussi ce que j'aime à Écran Total. Nous partons de nos vies et de la façon dont elles sont chamboulées, en évitant de faire de celles-ci de simples justifications de la théorie. J'ai trouvé à Écran Total des compagnons qui, sans faire les fiers à bras, ne se satisfont pas du train où vont les choses. Jean Oury mettait en garde contre le risque de devenir des « ça va de soi ». Les camarades que j'ai rencontrés à Écran Total ne sont pas des « ça va de soi »...



Anne-Emmanuelle Micucci, encre.

ENTRETIEN AVEC HERVÉ, MUSICIEN, ANCIEN ENSEIGNANT AU CONSERVATOIRE.

Tu viens d'un milieu professionnel différent par rapport à la plupart des membres d'Écran Total. As-tu ressenti des modifications dans ton métier de musicien sous l'effet de l'introduction des technologies numériques? Cela a-t-il influé sur ta décision de t'impliquer dans ce collectif?

J'ai pas mal utilisé Internet pendant une période de ma carrière de musicien, au début. Je m'étais même créé un site en 2002 qui avait obtenu des récompenses. Un agent m'a poussé, à l'époque, à la création d'une page sur Myspace, ce que j'ai refusé. J'ai fini par me rendre compte que rien de tout cela n'avait d'impact réel, sauf à accepter sans réticences de s'inscrire dans le cadre de l'industrie musicale au prix de compromissions artistiques inacceptables pour moi. Par contre, les technologies numériques ont modifié radicalement la manière d'organiser et de faire des concerts. En effet, il devient impossible de monter une tournée sans être connecté en permanence et sans avoir une page Facebook avec des liens audio et vidéo. Au début de ma vie musicale, dans les années 1990, tout se faisait par téléphone et le contact humain était essentiel. Aujourd'hui, c'est désincarné et il faut s'abîmer (dans les deux sens du terme) devant un écran à longueur de temps. Ce que je me refuse à faire, c'est la raison pour laquelle je fais moins de dates désormais. Internet a par ailleurs précipité la dégradation des savoir-faire musicaux et les musiciens, comme les autres, s'émerveillent sans aucun questionnement de pouvoir répéter ou enregistrer en étant séparés par des océans, sans contact direct.

Pour ce qui est de mon métier d'enseignant, j'ai eu la chance que ma hiérarchie ne m'impose pas grand-chose hormis de remplir les bulletins en ligne, ce que je ne fais pas. Mon refus des outils numériques n'a jamais suscité d'hostilité directe. Par contre, là où j'ai clairement constaté un changement, c'est dans la relation aux élèves. L'arrivée du smartphone a totalement modifié la qualité de l'attention chez mes élèves qui l'utilisent en permanence, qu'ils aient 16 ou 45 ans. J'ai constaté progressivement une perte de la disponibilité. L'année dernière, par exemple, dans un cours

de cycle 1, destiné à des 15-17 ans, j'ai été particulièrement choqué par l'impossibilité d'obtenir une concentration soutenue dans cette classe très homogène en âge. Dans l'ensemble, il ne me semble pas avoir pu travailler plus de dix ou quinze minutes par heure dans de telles conditions. Or la concentration est l'élément essentiel de la pratique musicale. J'estime qu'elle correspond à peu près à 80 % d'un concert réussi, à la fois dans la préparation et dans l'exécution. C'est certes un exemple de classe extrême. Mais même dans d'autres classes, d'autres enseignants pourtant eux-mêmes connectés, comme cet ancien élève de 33 ans qui donnait des cours de batterie, ont attesté des phénomènes semblables de baisse de concentration.

Mais ce n'est pas directement cette expérience qui m'a poussé à rejoindre Écran Total. Cela est plutôt lié à une évolution personnelle. J'ai commencé à réfléchir d'une manière de plus en plus précise et radicale à la vie qui nous est faite dans la société industrielle, en ressentant dans le même temps un sentiment d'étrangeté de plus en plus vif. J'ai d'abord été sensible à cela dans le domaine de l'alimentation, où mes réflexions n'étaient pas forcément bien reçues dans les cercles de mes proches. L'une des vertus d'Écran Total, dans ces conditions, aura été de briser l'isolement (ou peut-être simplement l'impression de l'isolement) auquel conduit la réflexion radicale. Même si mes positions sont assumées et que je les ai formulées dans un livre (N.D.L.R. : Hervé Krief, *Internet ou le retour à la bougie*, Quartz Éditions, 2018), ce qui m'a conduit à plusieurs présentations publiques, il y a toujours ce sentiment de marginalité pas forcément agréable face au rouleau compresseur de l'industrie numérique. Dès lors, j'ai apprécié dans ce collectif le fait de retrouver une chaleur humaine, ce qui répondait à un besoin de trouver des groupes et des espaces au sein desquels « respirer » de nouveau.

Dans la plateforme d'Écran Total, on part de témoignages de terrain pour remonter ensuite vers une théorie critique des technologies de contrôle. En quoi la participation à Écran Total, qui ne se limite donc pas à un cercle où l'on collecte des histoires vécues, a-t-elle éclairé tes idées sur la façon de lutter contre le contrôle intégral de nos vies ?

À titre personnel, il est clair que par l'intermédiaire de membres d'Écran Total (mais bien entendu dans d'autres rencontres aussi)

j'ai pu découvrir les œuvres fondamentales de Mumford, Morris, Charbonneau, Ellul, l'*Encyclopédie des Nuisances* ou encore des initiatives comme l'appel des 451 (N.D.L.R. : appel paru dans le journal *Le Monde* en septembre 2012, dénonçant la concentration des capitaux, l'industrialisation des professions, la séparation des acteurs et la déferlante numérique que subissent les métiers du livre). Cela ne s'est d'ailleurs pas fait avec des discussions forcément très pointues, qui allaient au fond des problèmes. Mais ces différentes rencontres ont été des moyens importants pour amorcer une réflexion que j'ai continuée par moi-même.

Dès le début, un des aspects déterminants à mes yeux dans le fonctionnement collectif d'Écran Total fut le principe de correspondre par voie postale. Cela rejoignait vraiment l'idée que je défends désormais, selon laquelle il s'agit tout bonnement de se passer le plus possible de la machinerie industrielle et non de tenter d'en extraire de bons usages. À mon sens, si on ne va pas vers une déconnexion la plus complète possible, on est condamné à l'échec. C'est l'idée selon laquelle on ne peut pas combattre ce système technicien en utilisant ses outils centraux. Ce n'est d'ailleurs pas simplement une contradiction intellectuelle. On peut disserter dessus, certes, mais en définitive cela devient surtout une contradiction pratique. La thèse du bon usage des technologies ou de la subversion interne du numérique me semble en effet incompatible avec la perspective d'un changement radical de société. En réalité, je crois qu'en lui opposant des résistances de ce type, le système capitaliste et technologique se renforce, comme il le fait depuis plus de deux cents ans.

Alors, évidemment, on atteint là un point de rupture, un point de bascule au-delà duquel on peut se sentir un peu seul. L'intérêt pour moi d'avoir tenté d'exprimer ces idées par un livre, c'est que j'ai pu en débattre concrètement, en face-à-face, et rompre ainsi cette impression de solitude. En fait, en m'impliquant dans le réseau Écran Total, je me suis rendu compte qu'avec une simple adresse postale et un téléphone fixe comme appareillages techniques, les possibilités de nourrir une vraie lutte et de mener des actions n'étaient pas amoindries mais bel et bien préservées et renforcées.

Dans cette partie de notre dossier, nous nous intéressons aux tactiques de résistance à la surveillance et à l'identification numérique qui mobilisent des formes de discrétion, sinon de secret. Il s'agit aussi pour nous d'explorer comment ces tactiques se révèlent porteuses d'autres manières de vivre contre les normes imposées. En quoi le fonctionnement d'Écran Total et ses modalités d'action te semblent-ils emblématiques de résistances de ce genre ?

Je dirais que l'implication au sein de ce collectif conduit au cœur même de la question politique, puisqu'on y apprend à mener de vraies actions, en écoutant d'abord ses semblables et en partageant leurs souffrances vécues face aux diverses formes de contrôle par les normes, tout cela en se tenant à l'écart de tout abattage médiatique. Or, depuis la Deuxième Guerre mondiale (N.D.L.R. : voir dans ce numéro la recension du livre de Jean-Marc Royer, *Le monde comme projet Manhattan*), avec le développement d'un système capitaliste dont l'échelle est mondialisée, l'échelle humaine tend à disparaître de l'horizon politique. Le rapport de force est devenu si disproportionné qu'en définitive il nous appartient de rechercher comment maintenir le traitement des problèmes collectifs à une échelle humaine, en repartant des relations en face-à-face. À la fois en raison d'une contradiction théorique et d'une impossibilité pratique, il me semble meilleur de renoncer consciemment à se placer à l'échelle du système industriel lui-même et de maintenir une organisation à petite échelle, favorisant les contacts directs. Là-dessus, ce choix rejoindrait en effet ce que tu appelles discrétion dans les modalités d'action. Très concrètement, Écran Total ne joue pas le jeu d'une communication interne via Facebook ou autre réseau social, le collectif n'est pas présent sur Internet. Encore une fois, outre la contradiction intellectuelle à laquelle ses membres se refusent, il faut se demander si cette absence de visibilité numérique nuit au collectif. Je n'en ai pas l'impression, et je dirais même que cela ne participerait en rien à son rayonnement.

Cela dit, pour renchérir sur ce que j'ai dit plus haut, l'inquiétant à mes yeux c'est que presque tous les mouvements « radicaux » ou les initiatives critiques actuels soit ne voient pas le problème et continuent d'intégrer comme une norme la visibilité sur le Net et le recours « créatif » aux technologies numériques,

soit restent encore marqués par des ambiguïtés. Par exemple, j'ai donné pendant l'été un concert dans une salle / squat lyonnaise, le Grrrnd Zero, où j'avais aussi laissé quelques exemplaires de mon livre sur Internet. J'y ai été invité par une très jeune femme qui anime un collectif, Les Décâblés, totalement conscient de l'emprise numérique et désireux d'expérimenter d'autres manières de vivre hors de la visibilité permanente. Il s'agissait de programmer un concert pour une soirée de soutien afin que ce collectif puisse mettre en place une « semaine décâblée ». Ce collectif a produit un manifeste que j'ai beaucoup apprécié. Mais dans le même temps, à Grrrnd Zero, on trouve toute une culture du high-tech, des ateliers 3D, etc. L'ambiguïté demeure.

Un autre exemple, à la fois anecdotique et significatif, me vient en tête. Je m'étais rendu il y a quelques mois dans un village de Bretagne, Tremargat, pour visiter un café associatif autogéré, disposant de diverses boutiques alternatives dont une petite épicerie garnie de produits locaux, etc. Pourtant, une fois à l'intérieur de l'épicerie, j'ai constaté qu'elle était équipée d'un scanner de code-barres, ce qui supposait donc que chaque produit était équipé d'une puce RFID. En discutant avec les habitants du lieu, j'ai dû me rendre au fait qu'ils acceptaient littéralement le totalitarisme informatique du dedans même d'alternatives enthousiasmantes. La vertu d'Écran Total, c'est de tenter de couper court à ces ambiguïtés, en faisant en sorte que chacun de ses membres fasse aussi l'expérience d'un autre rythme que celui, déshumanisant, qu'impose la société industrielle, où le temps d'expérimenter d'autres façons d'être nous est constamment volé.

Propos recueillis par Pierre Tramu

Notes:

1. *Manifeste du hacker* : <https://framablog.org/2013/01/15/manifeste-du-hacker-aaron-swartz>).

2. disponible sur demande à Écran Total, 1, Maneyraux 23 200 La Rochette.